

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à Napierville, Bas-CANADA, et paraît le Deuxième et le Quatrième JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de 3 Chelins et 9 Deniers par Année pour un seul Exemplaire; pour trois Exemplaires 10 Chelins; et pour sept Exemplaires 20 Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

ESQUISSES RELIGIEUSES
ET MORALES.

Un honnête homme.

Charles Frémicourt est un honnête homme. Il a travaillé longtemps dans une grande maison de commerce, et l'a rendue plus considérable encore par ses talents et par son activité, lorsqu'il en est devenu le chef. Depuis trente ans il a écrit soixante à quatre-vingts lettres par semaine, et il entretient une correspondance régulière avec les principaux négociants de l'Europe. Le commerce est l'unique affaire de sa vie; ce qu'il admire ou rejette, ce qu'il approuve ou condamne en toute autre matière, soit religieuse, soit sociale, ou politique, ou domestique, est toujours considéré par lui dans ses rapports avec l'intérêt du négoce; il apprécie à cette mesure les idées du bien et du mal, du vrai et du faux.

Comme l'argent abonde dans sa caisse, et que son esprit est habitué à voir les choses avec largeur, Frémicourt est généreux et bienfaisant. Il est toujours disposé à inscrire son nom sur les listes de souscription publique ou privée. Qu'on fasse un appel pour construire une salle de spectacle ou un temple, pour seconder le projet d'une course de chevaux ou pour soulager des malheureux, on est sûr de puiser quelque chose dans sa bourse.

Frémicourt est un homme sobre et rangé. On ne lui connaît aucun vice scandaleux ni aucune habitude déréglée. Si l'on demande comment il s'est garanti de l'excès des passions, il faut répondre qu'il en a été préservé par la même cause qui l'empêche d'avoir une piété fervente, c'est-à-dire par ses nombreuses occupations. Il a toujours eu tant d'importantes affaires dans la tête, ses pensées ont toujours été tellement absorbées par les intérêts du commerce, qu'il n'a trouvé le temps ni d'être libertin ni d'être pieux.

Aussi quand on lui parle des plaisirs du vice ou des joies de la religion, il écoute avec la même indifférence, ou plutôt ne prête aucune attention à ces peintures; il ne désire pas plus vivre d'une manière que de l'autre, parce que ni l'une ni l'autre ne pourrait s'accorder avec sa tournure d'esprit et avec les travaux dont il est accablé.

Si l'on demandait à Frémicourt quelle est la grande et vraie destination de la vie humaine, il serait aussi embar-

ressé de répondre que si on lui demandait ce qu'en pense le premier venu qu'il rencontrerait dans la rue. Il n'a jamais réfléchi à cela. Sans doute il sait bien ce qu'il fait, et se rend compte exact des motifs de ses actions; mais il ne vous dira pas quelle est la fin réelle de la vie, parce qu'il s'est contenté de suivre son impulsion et s'est laissé aller au courant des affaires, sans examiner une seule fois sérieusement si le but qu'il veut atteindre est digne de tant d'efforts et de peines.

Il a dans l'esprit quelques idées confuses et générales telles que celles-ci: qu'il est noble et beau de faire plus d'opérations mercantiles que tous les autres, d'avoir plus de commissions entre les mains que cent maisons qui veulent rivaliser avec la sienne, de devenir de plus en plus riche, et d'amasser une immense fortune avant de mourir. Ce qui semble exercer l'influence la plus forte sur Frémicourt, ce qui revient le plus souvent dans ses réflexions, c'est la perspective de laisser de plus grands biens que tous ceux qui ont fait le même commerce que lui.

La plupart des hommes, en pensant au bonheur, pensent à Charles Frémicourt. Ils le croient parfaitement heureux; ils le nomment sage; ils trouvent en lui la prudence et la charité unies à la richesse, et ne sauraient imaginer une meilleure manière d'être et d'agir. Mais examinons, de notre côté, sa condition et sa conduite sous un point de vue chrétien.

Supposons que ce même Frémicourt soit un ouvrier laborieux, actif, nullement dérangé, sans cesse à l'ouvrage, et qu'il passe les jours et les nuits, emploie toutes ses facultés intellectuelles et physiques, consume toutes ses forces, sans autre dessein que celui de posséder, avant de mourir, cent mille paires de bas et cent mille paires de souliers. Qu'est-ce que penseront d'un tel homme les gens raisonnables? Diront-ils que cet ouvrier a été sage et heureux, pour avoir amassé cent mille paires de souliers et cent mille paires de bas? N'estimeront-ils pas plutôt que c'était là une pauvre vie, une manie ridicule, et qu'il fallait avoir bien pen de sens pour sacrifier son temps, ses loisirs et les choses les plus essentielles à cette vaste accumulation de bas et de souliers? Mais celui qui a vécu dans une agitation perpétuelle, celui qui a négligé le salut de son âme, pour laisser à sa mort cent mille livres de rente, s'est-il do

beaucoup plus sage que l'autre ? Je vois bien qu'il y a entre eux quelque différence relativement aux intérêts de famille et de société ; mais si l'on regarde aux intérêts éternels de l'âme, quelle différence y a-t-il ? La folie du négociant qui sacrifie le bonheur de la vie à venir à cent mille livres de rente est-elle moindre que la folie de l'ouvrier qui sacrifierait le même bonheur à cent mille paires de bas et de souliers.

Si l'état de l'âme, au moment où elle quitte cette terre, détermine l'état de l'âme dans l'éternité ; si la fin suprême de la vie est de se réconcilier avec Dieu par Jésus-Christ, et de se rendre semblable à Dieu par le renouvellement de son image au dedans de nous ; si, de même que nous n'avons rien apporté dans ce monde, nous n'en pouvons rien emporter ; si nous devons, enfin, comparaître devant le tribunal de Christ, et y rendre un compte qui déterminera notre bonheur ou notre malheur éternel ; qu'est-ce qu'il importe à l'homme de laisser quelque chose ou de ne rien laisser à sa mort, de laisser telle chose ou telle autre, sauf pour sa famille qui pourrait presque toujours vivre en travaillant, comme il l'a fait lui-même ? Que signifient alors pour lui les noms des choses qu'il a quittées ? Je dis les noms, car il n'a rien conservé de plus dans son souvenir. Qu'il ait laissé derrière lui cent mille paires de bas et de souliers ou cent mille livres de rente, qu'est-ce que cela peut lui faire ? « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? »

Vous prétendez que l'un est insensé, et que l'autre est sage ; pourquoi donc ? Le Souverain Juge ne nous demandera pas quel héritage nous avons laissé derrière nous ; il ne mettra pas notre or, notre argent, nos champs, nos maisons dans la balance de son jugement. Il nous demandera si nous avons été convertis à l'Évangile, pieux et fidèles, débonnaires et humbles pendant notre pèlerinage terrestre. De là dépend une éternité de bonheur ou de malheur. Aux yeux des anges, l'homme qui épuise ses forces et sa vie à amasser cent mille livres de rente est-il plus sage que celui qui consacre les mêmes soins et le même temps à se procurer cent mille objets de quoi que ce soit ?

Allons plus loin. Supposons que Charles Frémicourt, en entrant dans les affaires, ait écouté avec attention la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, et qu'il ait reconnu qu'il existe des choses infiniment plus importantes que les affaires de négoce, plus précieuses que toutes les richesses de l'Inde, plus durables que les ciels et la terre, plus certaines que les entreprises les mieux combinées. Supposons que la lecture attentivo et assidue de la Bible lui ait donné l'intime conviction que l'âme vaut mieux que le corps, et qu'il est préférable de croître dans la piété, de se disposer à la vie à venir et de ressembler au Saurveur qu'à d'augmenter sa fortune, d'étendre son commerce et de se rendre semblable aux mondains. Supposons que Charles Frémicourt ait agi conformément à ces principes, que tout en travaillant pour la nourriture qui périt, il ait cherché premièrement le royaume de Dieu et sa justice, qu'il ait été rempli d'amour envers Dieu, de dévouement pour ses semblables, et qu'il soit mort enfin, ne laissant qu'un héritage médiocre, mais préparé à comparaître devant Dieu. Si, dis-je, Frémicourt avait eu la foi et les œuvres d'un chrétien, n'aurait-il pas été plus sage, plus moral, plus exempt d'inquiétudes, plus utile à sa famille et à ses concitoyens, plus heureux en toute manière ? Peut-on dire qu'il aurait mené une vie mesquine et misérable ? Ah ! si quelqu'un se formait une

telle idée de la vie chrétienne, c'est qu'il n'en aurait pas encore observé, même de loin, les effets et les fruits. Le monde exaltera, s'il le veut, la prudence, la sagesse et le bonheur de ce qu'il appelle un honnête homme ; mais qu'il sache que cette prudence, considérée au flambeau de l'Évangile, est une coupable imprévoyance, et cette sagesse une grande folie, et ce bonheur une profonde misère. Le mot de l'apôtre est plus vrai que toutes les maximes du siècle dans ce passage où il dit : « La piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. » — *Semur de Paris.*

Dernières paroles de quelques hommes célèbres.

On raconte que le docteur Johnson, à l'époque où il fut atteint de la maladie qui ne se termina que par sa mort, dit à ses amis les paroles suivantes : Vous voyez l'état où je suis ; je lutte avec peine contre les souffrances du corps et contre les troubles de l'âme. Attachez-vous donc, pendant que vous avez la santé et la force, à faire le bien, à éviter le mal, si vous désirez de ne jamais ressentir les angoisses dont je suis accablé.

Lord Littleton étant sur son lit de mort, sa fille, Lady Valentia, et son époux vinrent le voir. Il leur donna sa bénédiction avec beaucoup de solennité ; puis il dit : Mylord, soyez homme de bien, soyez vertueux ; car il vous faut arriver au moment où je suis aujourd'hui.

La mort triomphante d'Addison doit être un sujet de joie pour toutes les personnes pieuses. Ayant fait venir près de sa couche le jeune comte de Warwick, il lui serra la main avec affection, en disant : Voyez comment un chrétien peut mourir en paix.

Le père de Guillaume Penn s'opposa d'abord avec violence aux principes religieux de son fils ; mais l'expérience lui ayant appris qu'il agissait avec sincérité, il se réconcilia enfin avec lui. Au moment de sa mort, il le conjura de ne faire aucune action qui fût dévouée par sa conscience. C'est ainsi, ajouta-t-il, que vous avez cette paix intérieure, qui vous soutiendra puissamment et vous consolera au jour de l'adversité.

La veille de sa mort, Locke s'adressant à Lady Marsham, qui était assise près de son lit, l'exhorta à regarder ce monde comme un séjour de préparation pour un monde meilleur. Il ajouta que sa vie avait été assez longue, et rendit grâce à Dieu des bénédictions qu'il lui avait accordées.

Sir Walter Raleigh conserva sur l'échafaud la plus parfaite tranquillité d'esprit. Après avoir éloquemment justifié sa conduite, il essaya le tranchant de la hache, et dit en souriant : La médecine est rude, mais c'est un remède infaillible contre tous les maux de cette terre. Comme l'exécuteur lui demandait de quelle manière il voulait poser sa tête sur le bloc : Pourvu que le cœur soit droit, lui répondit-il, qu'importe de quel côté ma tête sera posée.

En voyant le bois déjà allumé aux pieds de Ridley, Latimer lui cria : Aie bon courage, maître Ridley, et agis en homme. Nous allumerons aujourd'hui en Angleterre un flambeau qui, je l'espère de la grâce de Dieu, ne sera jamais éteint.

Hervey, le célèbre auteur des *Méditations*, se voyant malade et près de sa fin, observa qu'il avait employé trop de temps à lire les historiens, les orateurs, les poètes anciens et modernes, et que, s'il pouvait recommencer sa vie, il consacrerait la plus grande part de son attention aux Saintes-Écritures.

Littérature Française.

POÉSIE.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre.
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sur les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

“ O temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !

“ Suspendez votre cours :

“ Laissez-nous savourer les rapides délices

“ Des plus beaux de nos jours !

“ Assez de malheureux ici-bas vous implorant ;

“ Coulez, coulez pour eux :

“ Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

“ Oubliez les heureux.

“ Mais je demande en vain quelques moments encore :

“ Le temps m'échappe et fuit ;

“ Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

“ Va dissiper la nuit.

“ Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

“ L'homme n'a point de port, le temps n'a point de
“ rive ;

“ Il coule, et nous passons !”

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,

Beau lac, et dans l'aspect de tes riants-côtes,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par des bords répétés,
Dans l'astre-froid d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

LAMARTINE.

Vie privée de Fénelon.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérée en lui la dignité de son ministère ; et le zèle de la religion n'eût jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne cotinaissait ni le jeu, ni l'ennui : son seul délassément était la promenade ; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

LAMARPE.

La nature dans l'Amérique méridionale.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordillères, des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours ; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seul au milieu de ces vastes solitudes ; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course ; les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol : tous, par la diversité de leurs formes, font des vastes contrées du nouveau monde un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit, de l'autre, des flots écumeux se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin des rayons éblouissants du soleil ; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux ; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres, et partager la demeure des habitants ailés.

LACEPEDE.

ALLONS

FAIRE FORTUNE A PARIS!

CHAPITRE III.

Recherches.

Dès le jour suivant, Léon et Marie se mirent sérieusement en quête de travail.

Léon, qui ne prétendait à rien moins qu'à une place de secrétaire chez quelque duc et pair, ou qu'à un emploi dans les bureaux d'un ministère, Léon fut présenté par son ami Lemierre à deux ou trois hommes d'un rang élevé.

Une semaine ne s'était pas écoulée cependant, que Paul Lemierre, se lassant d'escorter et de recommander M. Firmin, déclara que ses occupations ne lui permettaient plus de l'accompagner, et le laissa voler de ses propres ailes, après lui avoir donné l'adresse de quelques personnes influentes.

Qui dira les ennuis que Léon dut subir; qui dira les humiliations qu'il lui fallut supporter? son amour-propre eut bien plus à souffrir de la réception hautaine des uns, de la dédaigneuse protection des autres, de l'indifférence de ceux-ci, des refus de ceux-là, que de la position médiocre, subalterne, qu'il avait à Sauveterre. Rien de tout cela pourtant ne lui fit ouvrir les yeux. L'avenir, cet avenir si riche de promesses, n'était-il pas là? Demain, après-demain, le mois suivant, ne devaient-ils pas lui amener l'accomplissement de tous ses desirs?

Il était mal reçu; plus souvent point reçu du tout: M. le député disait son crédit baissé et faisait entendre à M. Firmin, qu'en eût-il, il l'emploierait à pousser des hommes plus importants que lui, à mener à bien des affaires plus sérieuses que celles d'un ambitieux; M. le marquis, après avoir laissé Léon se morfondre quatre jours de suite dans son antichambre, le recevait un matin debout, écoutait négligemment sa requête en lisant le journal, et prenant du bout des doigts la pétition que lui présentait le solliciteur, il murmurait: "c'est bien, nous verrons;" puis, le regardant à peine, lui indiquait d'un geste que l'audience était terminée; un troisième, brusque mais sincère, après avoir demandé à M. Firmin sur quels droits il s'appuyait pour postuler, ce qui le distinguait de tant d'autres, tous désireux de faire fortune et tous médiocres comme lui; un quatrième lui déclarait nettement que ses prétentions étaient folles, qu'il ne les encouragerait jamais, et qu'il n'avait qu'un conseil à lui donner, celui de retourner au plus vite dans son village; un cinquième l'éconduisait poliment avec ces vagues promesses qui équivalent à un refus formel... et Léon ne se rebutait point, Léon acceptait sans doute ce rôle de quôteur obstiné, qui condamne à un si complet abaissement celui qui l'adopte par ambition.

Ce n'est pas que son orgueil ne se révoltât! Quo de fois, le soir, lorsqu'il rentrait chez lui et qu'un regard interrogateur de Marie il n'avait qu'un mot à répondre: "Rien!" que de fois il s'était indigné contre ce qu'il appelait l'insolence des grands, l'égoïsme des riches, l'injustice de la société! Les grands, ils étaient impardonnables de ne pas deviner la noblesse du génie sous un nom roturier et des fortunes modestes. Les riches, ils aimaient mieux entasser vilainement leur or, que de doter l'humanité des travaux d'un esprit supérieur. La société, oh! la société! malédiction sur

elle, qui ne sait pas donner dix ou vingt mille livres de rente au talent méconnu!

Ces déclamations, que Léon prenait toutes faites dans le premier mauvais journal venu, ces déclamations satisfaisaient apparemment son orgueil blessé; car, le lendemain, ce même homme qui semblait la veille pulvériser d'un regard toutes les grandeurs humaines, ce même homme fatiguait de nouveau les gens en place, les riches, les nobles, et de nouveau, s'attrait par ses importunités des paroles sévères ou des refus.

Qu'on ne dise pas: c'est la dureté, c'est la morgue des classes supérieures qui abaissent ainsi le caractère de Léon. Ce qui l'abaissait, c'était sa vanité. Le besoin d'un morceau de pain, la soif du travail lui faisaient-ils accepter une position si tristement dépendante?... Non, cent fois non. Le désir passionné de s'élever au-dessus du rang où Dieu l'avait mis, le désir passionné d'arriver à toutes les jouissances de la fortune sans peine, sans labeur, de plein saut, voilà ce qui le soumettait à une véritable dégradation morale!

L'humeur de Léon s'altérait; ces humiliations qu'il ne voulait pas s'avouer; la possibilité du renversement final de ses espérances, qu'il ne voulait pas admettre, tout cela l'aigrissait insensiblement, et sa gaieté, qui n'avait rien de naturel, affligeait plus Marie que ne le faisait l'expression de son dépit.

Pauvre Marie! elle aussi avait rencontré des dédains; elle aussi avait vu s'évanouir bien des illusions. Chez Palmyre, on l'avait renvoyée sans prendre la peine d'écouter sa requête; chez une autre, même accueil et même succès; elle avait parcouru maints ateliers de couture: ici l'ouvrage manquait, là les employés surabondaient; plus loin on demandait à Marie d'où elle venait, quelles recommandations elle pouvait produire; et lorsqu'elle prononçait le nom très-inconnu de *demoiselle Richard*, tailleur à Sauveterre, on chuchotait, on riait, et Marie avait à peine le courage d'entendre un refus formel. De guerre lasse, elle avait prié madame Lemierre, de la recevoir dans son magasin de modes; madame Lemierre en faisant une moue significative, s'était récriée sur la rareté des clientes, sur le nombre d'ouvrières inutiles qui restaient à sa charge, et Marie avait compris qu'il était inutile d'insister. Son cœur se serrait souvent, hélas! Quand des mots indifférents ou durs venaient répondre à une demande timidement faite, elle avait peine à retenir ses larmes. Et puis, elle ne conservait pas les mêmes illusions que M. Firmin; celui-ci parvenait fréquemment, il est vrai, à la rassurer, à l'égayer; mais lorsqu'il était absent, lorsque Marie, après s'être fatiguée tout le jour en vaines recherches, songeait que Léon, de son côté, s'épuisait en courses inutiles; lorsque le soir venait et qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre rien de nouveau à se communiquer, oh! alors Marie, qui sentait les jours s'enfuir et la pauvreté s'avoisiner, Marie tombait dans un profond découragement. Elle pensait à sa mère; il lui semblait entendre encore ces conseils dont la sagesse ne lui était que trop prouvée, et, pour comble de malheur, c'est à peine si elle savait se mettre parfois à genoux, implorer la pitié du Père céleste, ouvrir la Bible que M. Dubois lui avait donnée. Marie ne connaissait encore Dieu que comme un juge; elle n'avait pas compris l'amour qu'il nous a témoigné en nous envoyant son Fils; sa conscience la reprenait rudement, elle avait peur de s'approcher de Celui en qui elle eût trouvé toute miséricorde, toute consolation.

Bien que Monsieur et Madame Firmin eussent véc

avec une extrême sobriété, les soixante francs qui restaient au fond du sac n'avaient pu suffire à les alimenter durant un ou deux mois de recherches infructueuses. Quelques malaises de Marie, symptômes d'une grossesse peu avancée, avaient exigé les visites du médecin, l'achat de remèdes; peu à peu on avait retranché, dans les dépenses habituelles, tout ce qui n'était pas de strict nécessaire; bientôt le strict nécessaire avait subi des modifications nombreuses, jusqu'au moment où la bourse se trouvant tout à fait vide, où le boulanger demandant impérieusement à être payé, il avait fallu faire argent de quelque chose.

Les meubles, le linge s'étaient tout naturellement présentés à l'esprit des deux époux; Léon avait déclaré que son secrétaire et deux ou trois chaises étaient parfaitement inutiles: "Ils encombrant l'appartement," disait-il; et Marie les avait vendus en soupirant, tout étonnée de n'en tirer que le quart du prix d'achat. Mais c'était de l'argent, c'était du repos, c'était du pain; c'était un redoublement de chimériques espérances et de sécurité!

Les rapports de Monsieur et de Madame Firmin perdaient chaque jour de leur douceur; Léon, secrètement inquiet, ne pouvait supporter de voir sur le visage de sa femme la trace d'appréhension qui le tourmentait lui-même. Lors même que Marie ne parlait pas, son regard triste, le sourire de doute qui accueillait souvent les rêves de M. Firmin, froissait celui-ci parce qu'ils lui semblaient un reproche. Tout est condamnation pour le coupable endurci dans ses fautes.

Un soir, après une journée passée comme à l'ordinaire sans occupations, dans la solitude, Marie avait prononcé le nom de Sauveterre; un gros soupir s'était échappé de ses lèvres:

— Ah! si nous y étions encore! avait-elle murmuré.

Léon alors s'était livré à la violence de son caractère. Pour lui comme pour elle, la journée avait été pénible. Sa conscience lui avait crié plusieurs fois: "Retourne à Sauveterre!" Aux premiers mots de Marie, elle s'était réveillée pour lui répéter plus fortement cette instante injonction, et il l'avait forcée de se taire comme il y avait contraint Marie, par une explosion de colère, telle qu'il s'en fait chez ceux-là seuls qui se sentent dans le mal et qui veulent y rester.

Marie avait bien essayé de reprendre avec son mari le culte qu'à Sauveterre ils faisaient chaque jour, et qu'à Paris les plaisirs d'abord, les fatigues ensuite, et enfin les soucis avaient interrompu, puis détruit. Léon, qui la première fois s'y était prêté d'assez mauvaises grâces, la seconde avait éludé la proposition, et la troisième s'était formellement refusé au désir de sa femme. Comment trouver la paix dans une union où Christ, prince de la paix, n'est pas?... Il n'y en avait guère dans notre ménage. On se querellait, on se raccommodait, il est vrai, mais le cœur conservait de la rancune, et le pardon n'empêchait pas les récriminations irritantes. Il eût fallu prier ensemble, confesser ensemble ses fautes devant Dieu, demander ensemble des directions au Saint-Esprit; mais Léon fuyait toute conversation pieuse, Marie n'osait plus les faire naître, et chacun, outre le chagrin que lui causait la gêne présente, outre les appréhensions que lui inspirait l'avenir, chacun sentait un mécontentement profond, une amère tristesse ronger son cœur, la tristesse et le mécontentement que produit l'absence de Jésus!

Vers ce temps-là c'est-à-dire en septembre, la fortune

sourit tout à coup à Léon. On vint l'avertir qu'un riche négociant avait été subitement abandonné par tous ses employés à la suite d'une scène très-vive, qu'il se trouvait dans l'embarras, et que Léon, s'il se présentait à lui, obtiendrait probablement une place dans ses bureaux. Léon courut chez M. Thierry (le négociant en question), trouva un homme à la physionomie colérique, à la parole brève, qui l'examina d'un coup d'œil, lui posa un problème de calcul, lui donna cinq minutes pour le résoudre, et qui, après avoir parcouru son travail, lui dit d'un ton légèrement ra-douci:

— Je vous offre deux cents francs par mois, vous arriverez ici à sept heures du matin, et n'en partirez pas avant six du soir; vous serez exact, actif, régulier;... le moindre écart à la règle établie, la moindre erreur dans vos livres nous brouilleraient... je suis vif... si vous me sup-portez, vous ne vous en repentirez pas.

Deux mois auparavant, Léon aurait cru déchoir en acceptant de telles propositions; il aurait hésité, refusé très-probablement; mais aujourd'hui, aujourd'hui qu'il n'était pas sûr de demain, que l'affreuse misère frappait à sa porte, que Marie se trouvait dans un état de grossesse qui prochainement demanderait des soins coûteux, aujourd'hui il n'y avait qu'une chose à faire: accepter avec reconnaissance; c'est ce qu'il fit.

On juge de la joie du retour. "Enfin, une place, je la tiens, elle est à moi, bien à moi." Et les questions, et les réponses, et les douces moqueries de Léon. "Non, jamais je ne devais réussir, disait-il en se promenant ou plutôt en dansant autour de la chambre. Il fallait retourner à Sauveterre, nous allions mourir de faim, qui sait, mendier peut-être!" Quand Marie demandait si le patron avait l'air bien méchant, Léon, qui le voyait en beau, appelait *rondeur* la brusquerie de Monsieur Thierry, et s'indignait contre les gens qui avaient pu laisser là un si brave homme, un homme vif, il est vrai, mais bon, très-bon au fond.

Les deux premiers mois tout alla bien. Monsieur Thierry paraissait rarement dans ses bureaux, et comme Léon était intelligent, qu'il se donnait beaucoup de peine, Monsieur Thierry semblait satisfait. D'ailleurs l'abandon total où l'avaient laissé ses employés était encore présent à l'esprit du négociant; il se surveillait lui-même, et ne donnait que rarement passage à quelque bourrasque. "Alors, disait Léon, on ouvre son parapluie, et, l'orage passé, tout n'en va que mieux."

De son côté, Marie, par un bonheur inouï, avait trouvé quelque ouvrage. Dans un moment de presse, la directrice d'un des ateliers de couture où elle s'était présentée avait songé à elle, elle s'était souvenue de son air souffrant, de ses manières timides, elle lui avait confié une robe, et contente encore plus de sa docilité que de la perfection de son travail, elle l'employait assez régulièrement.

Tout allait donc à souhait. On en profita pour écrire à Madame Mandar. On se garda bien de lui parler des mauvais jours, c'eût été humiliant, et d'ailleurs à quoi cela servait-il, puisqu'on les avait déjà oubliés, puisqu'ils ne devaient plus revenir! On s'étendit sur la prospérité actuelle, on l'exagéra même un peu pour rendre le triomphe plus complet. Par degré l'aisance revint dans le ménage. On acheta le secrétaire et les chaises qui encombraient l'appartement. M. Firmin renouvela quelques-uns de ses vêtements, afin, dit-il, de se faire respecter par son patron et par ses camarades; Marie trouva que la femme d'un si haut

personnage, ne pouvait se passer d'une robe de soie, d'un mantelet à la mode; Léon, qui demeurait tout le jour sans manger, revenait le soir avec un appétit féroce qui exigeait une table assez bien garnie, et peu à peu le luxe, les *nécessités inutiles* rentrèrent dans la maison.

Elles n'y rentrèrent pas seules. Au temps de l'inquiétude, on s'était promis de renoncer pour jamais aux plaisirs coûteux; de borner toutes les distractions à la promenade du soir; Léon, après un travail assidu, Marie, après une journée d'isolement et de travail aussi, avaient tous les deux besoin de plus que cela pour se *défatiguer*; on s'accordait donc le spectacle et quelques parties de divertissement en compagnie des amis...; car avec la prospérité ils étaient revenus.

Deux cents francs suffisaient-ils donc à tout cela? Non, il s'en fallait même de beaucoup; mais Marie gagnait quelques sous de son côté, puis on prenait à crédit, on payait des à-comptes, et on allait en avant, appuyé sur l'avenir.

Il faut le dire, dès la première semaine d'aisance, Marie avait proposé de placer chaque lundi quinze francs à la caisse d'épargne; cependant, comme Léon trouvait toujours à cette somme un emploi préférable, on renvoyait au lundi suivant, de telle sorte qu'à l'époque dont nous parlons, on en était à renvoyer encore.

Le chagrin réveille la conscience, le bonheur l'engourdit trop souvent; celle de Léon ne disait plus rien, celle de Marie se faisait à peine entendre. Madame Firmin avait quelquefois prié, quelquefois lu les Saints Livres durant les moments d'inquiétude; maintenant, si elle prononçait une prière, c'était de mémoire, et, si elle ouvrait son Evangile, deux ou trois versets à peine effleurés de l'œil suffisaient à sa dévotion. Les époux se voyaient peu, songeaient surtout à se distraire lorsqu'ils étaient réunis, et ce trouble, ce oubli du côté sérieux, des devoirs de la vie, ils l'appelaient *bonheur*.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Lorsque je publiai le *Récit de la Discussion entre M. Chiniquy et M. Roussy, à Ste. Marie-de-Monnoir, le 7 janvier 1851*, on me dit que M. Chiniquy se préparait à le publier aussi, mais je l'avoue, je ne m'attendais nullement à la sortie qu'il a faite sous le titre de "Le Suisse Méthodiste confondu et convaincu d'ignorance et de mensonge."

Qu'un homme qui était mon adverse partie ait pu voir certaines choses un peu différemment que moi, je le comprends, mais qu'il ait produit un tel travestissement de la vérité, qu'il calomnie et soutienne ses faussetés avec une telle impudence, cela étonne et confond. Mais l'arbre se fait connaître par ses fruits.

En effet, rien de vrai ne se trouve dans cet écrit, ni le titre, ni la préface, ni les résolutions mensongères des dévoués partisans de l'auteur, ni aucune de mes réponses.

Le rôle d'imbécile qu'il fait jouer à son adversaire, le retranchement de la plus grande partie des choses qui ont été dites dans la discussion, ainsi que les contradictions dans lesquelles s'est jeté l'auteur, l'addition de tant de matières, qui forment au moins le tiers de la brochure, et qui n'ont pas été dites dans la séance, les falsifications, le ton léger, railleur, toutes ces choses font de cette brochure non un *Récit de la Discussion*, mais une caricature, un libelle.

Mentons, calomnions, il en restera toujours quelque chose; telle est la maxime diabolique des Jésuites que l'auteur a observée.

Tout ce qu'il y avait de Canadiens honnêtes, présents à la discussion, n'est qu'une voix pour dire ouvertement que le récit qu'en a écrit M. Chiniquy est rempli de faussetés. Combien en le lisant l'ont rejeté avec indignation, en disant: "c'est trop mentir."

J'ai en mains la copie des notes des secrétaires de l'assemblée; elles n'ont que quelques lignes, elles ne s'accordent pas entre elles, et surtout elles ne s'accordent pas avec le récit de M. Chiniquy: elles sont visibles pour tous ceux qui voudront les voir.

Après la publication de cette brochure, les arbitres de cette discussion après avoir été convoqués, se sont réunis et ont fait les déclarations suivantes, qu'ont signées aussi d'autres Témoins catholiques et protestants.

Voici leurs déclarations.

Nous, soussignés, Arbitres et Témoins de la Discussion entre M. Roussy et M. Chiniquy, à Ste. Marie-de-Monnoir, le 7 janvier 1851;

Déclarons: que le Récit de la Discussion publié sous le titre: *Le Suisse Méthodiste confondu et convaincu d'ignorance et de mensonge* n'est que faussetés.

Nous déclarons: que M. Chiniquy a violé les règles de la discussion qui avaient été posées entre lui et M. Roussy, qu'il a insulté M. Roussy et s'est assez mal conduit pour se faire appeler polisson, et qu'il a été condamné par les arbitres à demander pardon à M. Roussy.

Nous déclarons: que M. Chiniquy s'était fait fort de prouver que la Parole de Dieu n'était pas la règle sûre et unique pour arriver au royaume des cieux, qu'il fallait encore les Traditions, et qu'ayant été incapable de le prouver il s'est jeté sur l'inspiration de l'Écriture Sainte, où il a été complètement confondu, s'étant contredit et pris dans ses propres paroles.

Nous déclarons: que M. Roussy loin d'avoir été incapable de répondre comme le dit l'auteur de la Brochure, a été, au contraire, du commencement à la fin, fort, abondant en preuves et s'est conduit en chrétien, comme tous ceux qui étaient présents l'ont reconnu.

Nous déclarons: que M. Chiniquy confondu sur l'inspiration de la Bible, a accusé la Bible d'être fautive et corrompue, que M. Roussy l'a accusé d'être un vil menteur, un vil calomniateur jusqu'à ce qu'il eût donné ses preuves.

Nous déclarons: que M. Roussy n'a quitté la discussion que lorsqu'il n'a pu avoir aucune preuve des accusations de M. Chiniquy contre la parole de Dieu, déclarant qu'il ne reprendrait la discussion que quand M. Chiniquy aurait prouvé ses accusations contre la Bible.

Nous déclarons: que l'opinion générale de la majorité des catholiques romains en sortant de la discussion, était que M. Chiniquy s'était mal conduit et qu'il avait été confondu, et qu'ils disent maintenant bien librement que le récit qu'il en a publié est rempli de mensonges.

(Signés.)

J.-Bte Auger.

Joseph Harbeck, fils.

François Ledoux,

Athanase Tétreau,

Toussaint Tétreau,

Alexis Brouillet,

Paul Riville,

Pierre Larrivée,

John Donaldson,

Timothée Brouillet,

Guillaume Bachand,

François Tétreau,

Joseph Laporte,

Alexis Tétreau,

Joseph Leduc,

Je pourrais au besoin donner de nouvelles preuves, mais celles-ci sont suffisantes pour le moment.

LOUIS ROUSSY.

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 26 MAI 1851.

NUMEROS SUPPLEMENTAIRES.—Nous donnons aujourd'hui notre troisième numéro supplémentaire et par conséquent le dernier qui soit dû à nos abonnés. Mais nous espérons ne pas nous borner à payer nos dettes et de pouvoir en publier encore de temps à autre, dont nous ferons présent à nos lecteurs. Cela dépendra de l'encouragement que nous recevrons, et de la régularité que nos abonnés mettront à nous faire parvenir le montant de leur souscription.

L'UNION DE CŒUR DANS LA DIVERSITE DES FORMES.

L'Eglise romaine se vante de son unité et ne cesse d'opposer cette prétendue unité à la prétendue diversité des protestants. Parle-t-on de ces derniers, on affirme qu'il n'y a parmi eux que division, schisme et combat : "ce sont des sectes qui s'anathématisent les unes les autres."

Nous reconnaitrons volontiers que l'état du protestantisme peut donner lieu à ces assertions et servir à les soutenir, quand on ne regarde qu'à la superficie, quand on ne prend pas la peine d'observer sérieusement et consciencieusement les choses. En effet, le protestantisme se présente à l'observateur inattentif comme un corps tout divisé, comme des membres épars. Mais il ne faut pas juger d'après l'apparence : il faut, pour pouvoir porter un jugement en connaissance de cause sur un objet quelconque, commencer par examiner ce dont il s'agit et ne pas se contenter de l'effleurer. C'est cet examen attentif que nous voulons faire aujourd'hui des églises protestantes, afin de voir si elles sont réellement si différentes les unes des autres qu'on le prétend.

Ces églises ou communions sont au nombre de cinq : les Baptistes, les Méthodistes, les Episcopaux, les Presbytériens et les Congrégationalistes. Or, si l'on se donne la peine de s'enquérir quelle est la foi de ces églises, on s'apercevra bientôt qu'elles n'ont qu'une voix pour proclamer les grandes doctrines, les doctrines fondamentales du christianisme et qu'un cœur pour s'y attacher et y croire. Nous parlons, il va s'en dire, des membres vivants de ces églises. Et quant aux différences, on verra qu'elles ne portent que sur des points secondaires, qui ne sauraient affecter en rien le salut de l'âme, et que par suite il y a entre les membres pieux de ces églises *une union de cœur dans la diversité des formes*.

Tous ils ont senti leur état de misère spirituelle devant Dieu ; tous ils se sont réfugiés auprès du même Sauveur ; tous ont la même foi en ces mérites ; tous nourrissent les mêmes espérances, et à travers les maux et les difficultés de la vie sont consolés et soutenus par la même grâce et la même perspective de bonheur au-delà de la tombe ; et dans leurs efforts pour faire le bien tous ont le même but. Certes, on ne saurait le méconnaître, il y a une union partout où existe une telle communauté de foi, d'espérance et d'amour.

Et cette union se manifeste tous les jours et de mille manières : ainsi l'on se réunit pour lire l'Écriture Sainte et prier Dieu ensemble ; l'on s'associe pour publier la Bible ensemble et l'envoyer aux nations privées de sa bienfai-

sante lumière ; l'on fait des efforts en commun pour répandre des traités et des livres religieux. C'est sur cette large base, que sont constituées les sociétés bibliques, les sociétés des traités religieux de Londres, de New-York, de Boston, de Paris, d'Allemagne et de Suède, ainsi qu'un grand nombre de sociétés missionnaires et philanthropiques. Maintenant, nous le demandons à tout homme qui ne se laisse pas aveugler par de misérables préjugés, est-ce qu'il pourrait y avoir une telle union de sentiments et d'efforts, une telle *fraternité* chez les protestants s'il est vrai, comme l'affirment les Romains, que ce sont des sectes qui se damnent les unes des autres ? Certainement que non.

Ainsi, il y a parmi les protestants chrétiens une union réelle, une communauté de foi, de sentiments et d'action qui prouve évidemment que sous les différences de formes et de conception de quelques points secondaires de la doctrine chrétienne, agit un même esprit, bat un même cœur, animé du même amour et des mêmes indicibles et glorieuses espérances.

Mais, dira-t-on, dans tous les cas vous n'avez pas cette belle unité dont l'église romaine présente le spectacle. Il est vrai nous n'avons pas votre unité purement extérieure, votre uniformité de la tombe, unité de mort et non de vie, unité qui consiste à fermer les yeux et à s'interdire tout examen, harmonie, non pas dans les voix, mais dans le silence du sépulcre. Cette uniformité nous vous la laissons, sans du tout vous l'envier. Mais nous possédons l'union de cœur, nous avons la communion fraternelle au milieu de nos différences purement secondaires ; les barrières qui nous séparent ne nous empêchent pas de nous tendre la main, et nous embrasser comme les enfants du même père, les rachetés du même Sauveur et les héritiers du même bonheur et des mêmes biens.

Quant à nous en particulier, nous tenons à le dire, nous nous sentons en parfaite communion avec tous les chrétiens évangéliques ; nous sommes heureux de nous entretenir avec eux de notre Sauveur commun et de nos communes espérances et les liens qui nous unissent à eux ne peuvent jamais être rompus. Et il n'est pas besoin de fréquenter longtemps un chrétien pour se sentir ainsi en communion avec lui ; quelques instants suffisent très-souvent.

Un jour nous rencontrâmes, dans une excursion au milieu des Alpes, un voyageur qui, comme nous, allait contempler les œuvres magnifiques de Dieu. Après avoir échangé quelques paroles avec lui, nous nous aperçûmes que c'était un chrétien vivant et nous goûtâmes pendant quelques heures les douceurs de la communion fraternelle. Son nom, sa profession, l'église protestante à laquelle il appartenait, tout cela nous est resté inconnu ; nous n'eûmes pas le temps de nous en informer, mais ce que nous sûmes c'est qu'il professait d'aimer Jésus-Christ, de combattre sous sa bannière, "regardant aux choses invisibles qui sont éternelles." Et dès lors, des rapports d'union et de fraternité s'établirent immédiatement entre nous, quoique étrangers l'un à l'autre. Cela a lieu tous les jours et prouve jusqu'à quel point on se méprend, pour ne rien dire de plus, quand on représente les églises protestantes comme autant de sectes qui se déchirent et s'anathématisent les uns les autres !

DANTE SUR SA LANGUE MATERNELLE.—Nous transcrivons le paragraphe suivant de Dante, le grand poète Italien du 13ième siècle; on y verra combien il aimait sa langue.

“ Pour moi, dit-il, j'aime la langue de mon pays; je l'aime avec passion. Elle a servi d'organe à mes premières émotions et à mes sentiments les plus doux. J'ai contracté avec elle, par l'habitude, une intimité que je ne puis posséder avec aucune autre. C'est par elle que se sont formés les liens qui m'attachent à mes parents, à mes concitoyens, à ma patrie. Je l'aime encore pour tout ce qu'elle vaut, et pour les ressources qu'elle fournit à l'expression de la pensée. Elle a été pour moi la source de nombreux bienfaits. Tout ce que je suis, je le suis par elle. Dès l'origine de ma vie, il y a eu entre nous un commerce plein de bienveillance; elle m'a secondé dans mes réflexions, dans mes études, dans mes travaux; en sorte que si l'affection s'accroît par la durée, celle que m'inspire ma langue maternelle peut se mesurer sur le perpétuel usage que j'en ai fait. Je désire d'ailleurs ce qu'il est permis de supposer qu'elle désire elle-même; je veux dire, son perfectionnement et son triomphe, et je marche vers ce but, qui nous est commun, en apportant tous mes soins à cultiver sa poésie; car je vois dans cette culture un des plus sûrs moyens d'améliorer la langue. Je trouve ainsi, dans cette communauté d'intérêt, un nouveau lien qui m'unit à elle.”

NOUVELLES ET FAITS DIVERS

LA GRANDE EXPOSITION.—La Grande Exposition de Londres a été ouverte, à la fin d'avril avec la plus grande pompe possible, et maintenant on peut contempler le nombre immense d'articles divers, envoyés de tous les pays du monde.

—Un spéculateur anglais a commandé à Paris un hôtel mobile qui se construit en ce moment dans les ateliers de M. Godillot. Cet hôtel, tout en fer, ne contiendra pas moins de cent quatre-vingt-dix chambres garnies de tous les meubles nécessaires et même des objets de luxe. Il comprendra deux grands salons, une salle à manger de cent couverts, une salle de bains, des bureaux, une cuisine, une lingerie, un office, etc. Il sera transporté, par pièces démontées, à Londres, où il sera placé dans un vaste terrain près du palais de l'exposition. Les voyageurs y seront reçus à un prix modéré et trouveront toutes les commodités de la vie.

—On écrit de Rome, le 24 mars, au *Risorgimento* de Turin:—“Un grand nombre de Romains font leurs préparatifs pour se rendre à l'exposition industrielle de Londres; mais le gouvernement n'accordera pas de passeports à tous ceux qui lui en demanderont. Je sais que Sa Sainteté a dissuadé de ce voyage un savant prélat qui était allé prendre congé d'elle. On assure que le gouvernement de Naples sera encore plus sévère que celui de Rome sur la délivrance des passeports pour Londres.”

ASILES DES ALIENES DE QUEBEC.—Rapport du 1er au 30 avril inclusivement:

Restant le 1er avril	hommes 95	femmes 81—176
Admis durant le mois.	hommes 2	femmes 2—5
Morts.	hommes 2	femmes 3— 5
Restant le 30 avril. 176	

—M. Guizot est sur le point de publier une série d'esquisses biographiques des hommes qui ont figuré dans la

révolution anglaise de 1640, commençant par la vie de Ludlow.

—La *Société des Traités* de New-York a reçu depuis le 30 avril 1850 au 30 avril 1851 la somme de \$310,618,09, soit comme contributions volontaires, soit comme produit de la vente de ses livres et traités.

—Nous apprenons par un journal de Boston que les Juifs de la Russie manifestent un désir extraordinaire de se procurer les *Saints-Écritures*; depuis quelque temps ils en ont acheté un grand nombre d'exemplaires. C'est un fait bien réjouissant et dont on peut attendre du bien.

BIBLIOTHEQUES DE VILLAGE.—Un journal anglais pense que le gouvernement rendrait un grand service au pays en autorisant les municipalités à prélever une taxe sur les citoyens afin d'établir des bibliothèques dans tous les villages. Il n'y a aucun doute que de bonnes bibliothèques produiraient d'heureux résultats et contribueraient beaucoup à cultiver le goût de la lecture dans les campagnes.

—Le nombre d'émigrants arrivés à Québec depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 10 courant est de 1,873, dont 1,038 viennent d'Irlande.

—Un nouveau journal *La Ruche Canadienne* doit se publier à Troy, N. Y. MM. Dorion et Malhiot en sont les rédacteurs et propriétaires.

LE PHARE DE NEW YORK.—Nous avons reçu la première feuille de ce journal pour laquelle l'éditeur demande l'indulgence à raison des difficultés qu'entraîne un nouvel établissement. M. Masseras aurait pu sans présomption se dispenser de cet acte d'humilité. La feuille est assez bien imprimée et promet d'être intéressante. Publié, alimenté sur le sol républicain de l'Union, le *Phare* ne peut manquer de se former et de grandir comme champion des libertés populaires—et bien qu'il ne nous soit pas facile de pénétrer tout d'abord la pensée du journaliste dans un court article sur la situation de la France, dans lequel on trouve plutôt un exposé de faits que des énonciations de principes, nous croyons cependant distinguer dans ces quelques lignes les sympathies profondes du démocrate pour la république française. Nous ne nous permettrons pas à ce sujet de donner aucun avis, car M. Masseras doit savoir par expérience que les convictions honnêtes franchement exprimées ne nuisent jamais aux yeux de gens sensés.

Nous prendrons la liberté aussi souvent que l'espace nous le permettra, de profiter des lumières et des travaux de notre confrère; nos lecteurs pourront alors juger la feuille par eux-mêmes.

M. D. Latte est nommé agent du *Phare* pour Montréal. L'abonnement pour le Canada est, pour un an \$34,—pour six mois \$24.—*Avenir*.

JAMAÏQUE.—Un correspondant de Kingston écrit ce qui suit au *Courier des Etats-Unis*: “Si quelques-uns de vos fermiers venaient se fixer parmi nous, ils auraient grande chance de faire fortune en nous fournissant du beurre, du saindoux et du porc salé, trois objets de grande consommation qui nous viennent de l'étranger en payant des droits très élevés.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.